



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 15/03/2004
Conférence 3860

IL NE VIENT DU MORVAN, NI BONS VENTS NI BONNES GENS

Par Jean-Paul Legros

« *Il ne vient du Morvan ni bon vent ni bonnes gens* ». Tel est l'affreux dicton qui court sur le pays de mes ancêtres. Pour le vent, on peut contester immédiatement : on a prétendu que le Mistral venait du Morvan, comme si les vents avaient une source ! Pour le reste, il faut discuter : j'essayerai de vous expliquer pourquoi l'excommunication a été prononcée. Peut-être réussirai-je, sinon à vous éviter une mauvaise impression, du moins à vous porter à l'indulgence.

Pour parler du Morvan, il faut commencer par la description du milieu physique car s'il est un pays dont l'histoire est conditionnée par la géographie c'est bien celui-là. Après quoi, je passerai en revue quelques particularités du pays : flottage du bois et industrie des nourrices au 19^{ième} siècle, résistance pendant la dernière guerre. Faute de temps, je ne dirai rien du plus célèbre des morvandiaux, Vauban. Anne Blanchard lui a consacré une remarquable biographie et des conférences. J'oublierai aussi Mac-Mahon, Madame de Genlis, le sculpteur Pompon et d'autres encore. Comme le dit la *Morvanelle*, le chant national :

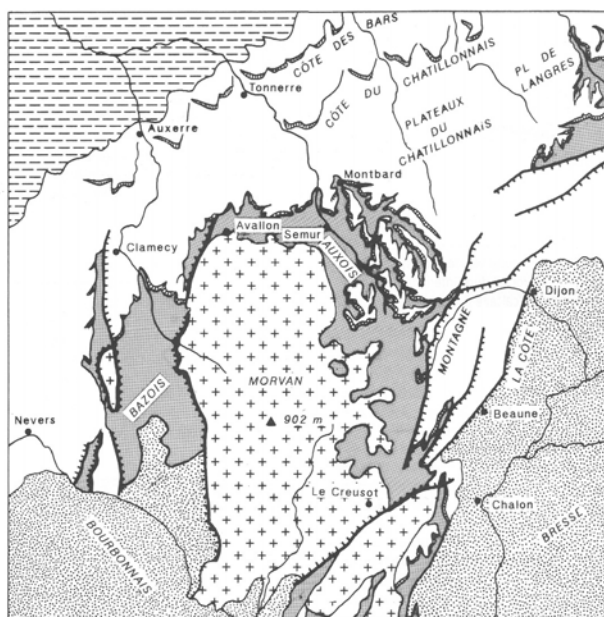
*Nous avons eu Vauban, Enséric Chastellux,
Maréchaux, chevaliers, comme on n'en verra plus.*

Le sujet sera donc seulement effleuré.

I. GEOGRAPHIE ET HISTOIRE ANCIENNE

Au plan géologique, le Morvan appartient au Massif Central. Il en est la terminaison nord-est. Il s'avance dans le bassin de Paris comme le cap corse prolonge, vers le nord, l'île du même nom. Il est fait de granite et de quelques autres vieilles roches d'origine primaire. A l'ouest comme au nord et à l'est, il

est entouré d'une auréole liasique, c'est-à-dire de marnes et calcaires du jurassique inférieur [BAIZE et CHRETIEN, 1994]. Le géologue voit donc, au mètre près, s'il est ou non en Morvan. Cependant, vers le sud, la limite du Morvan est moins claire, car les granites forment le rebord est du Massif Central jusqu'à l'Aigoual !



Le Morvan et son auréole liasique [Baize et Chrétien, 1994]

Au plan géomorphologique, la contrée émerge des dépôts sédimentaires progressivement comme le fait, de la mer, un dos de baleine [BEAUJEU-GARNIER, 1951]. L'altitude s'accroît vers le sud ce qui est une caractéristique générale de la bordure orientale du Massif Central non volcanique dont l'Aigoual et le Mont Lozère sont les sommets. Le point culminant du Morvan se situe donc au sud du massif. C'est le Haut Folin, à 901 m. Plus loin encore vers le sud se trouve la dépression d'Autun qui, traditionnellement, n'est plus considérée comme morvandelle. Le relief général est assez mou et doucement ondulé. Il s'agit d'une vieille surface usée [TINGAUD et LACARRIERE, 1978]. Seules les entailles formées par les vallées sont assez vigoureuses pour donner, localement, l'impression de montagne.

Au plan climatique, le Morvan est un pays rude car il est, à sa latitude, le premier obstacle aux vents d'ouest. L'hiver est donc froid et humide. Certains ont même inventé une mauvaise étymologie et cru que le Morvan était le pays où « mord le vent ».

Au plan de la végétation, c'est une région dont le taux de boisement dépasse 50% de la surface ce qui est exceptionnel en France. Le Morvan est en réalité le « Morven », le pays noir en celte, celui où ondulent à l'infini les cimes des sombres forêts. Il s'agit d'un mélange de chênes et des hêtres, parsemé de

résineux introduits par l'homme. Mais en raison de la rudesse du climat, les chênes sont souvent vrillés et n'ont pas la valeur de leurs homologues de la forêt de Tronçais. Le naturaliste amateur peine un peu pour trouver les limites naturelles de ces espaces forestiers. Les sols liasiques sont décalcifiés et il n'y a pas une différence très nette de végétation entre le Morvan et ses bordures. Rien à voir, par exemple, avec la limite Causses/Cévennes si marquée dans le paysage méditerranéen.

Le Morvan fut le pays des Eduens. Un site archéologique important est situé à 800 m d'altitude, sur le mont Breuvray. Il s'agit de Bibracte, cité rassemblant peut-être plus de 10 ou 15 000 âmes avant la colonisation romaine. Elle était entourée de 5 km de remparts de pierres sèches. C'est là que Vercingétorix, après sa victoire de Gergovie, réunit les tribus gauloises pour les allier contre les romains. C'est là que Jules César, vainqueur de Vercingétorix avec l'aide des Eduens, commença la rédaction de ses « *Commentaires sur la guerre des Gaules* ». César indiquait que Bibracte était « *l'oppidum le plus grand et le plus riche de la Gaule* ». Mais il préféra descendre de cette cité refuge pour fonder plus bas, dans la plaine de l'Arroux, une ville moderne au climat abrité. Ce sera Autun, plus exactement Augustodunum, en l'honneur d'Auguste. Cette ville nouvelle, capitale de la Bourgogne gallo-romaine compte des dizaines de milliers d'habitants (peut-être 100 000 ?) dont, paraît-il, 12 000 étudiants alors qu'à la même époque une bourgade nommée Lutèce peine pour atteindre les 10 000 personnes !

Malheureusement, les romains vont se retirer. Les Burgondes, les Francs, les Sarrasins, les Normands, les Hongrois vont se succéder en Morvan et dans la région, pillant et tuant sur leur passage. Seule l'Eglise résiste et offre quelque protection matérielle et spirituelle, d'où l'apparition et le développement des grandes abbayes et monastères de Bourgogne au Moyen Age.

Après l'an 1032, le Morvan est partagé entre le comte de Nevers (Nièvre actuelle) et le duc de Bourgogne (tout le reste). La forêt qui borde au sud la commune de Quarré-les-Tombes a pour nom « *Forêt Au Duc* », sans qu'il soit nécessaire de préciser lequel. Dans les temps anciens, cela sonnait comme un titre de propriété mais aussi comme un avertissement. Y couper un arbre ou y capturer un lièvre sans autorisation était s'exposer à finir pendu à la branche d'un grand chêne.

En Morvan, l'agriculture est assez récente. Elle occupe des clairières dans la surface boisée. Entre le XIV^e et le XVI^e siècles, les seigneurs du Morvan firent venir, de Thiérache et d'ailleurs, des paysans pauvres pour qu'ils s'installent et défrichent. Ensuite, on leur louait, pour le prix de quelques poulets et porcs à fournir chaque année, la terre qu'ils avaient conquise sur la forêt. Les défricheurs, devenus morvandiaux et morvandelles, installèrent des prairies et

laissèrent subsister des haies, le tout formant bocage. Avant l'usage du chaulage et des engrais chimiques, donc avant la fin du 19^{ième} siècle, les sols du Morvan étaient naturellement pauvres ce qui entraînait la pauvreté des habitants. On n'était pas très fier de cette situation. Les habitants de Corbigny, installés sur la lisière ouest du massif prenaient bien soin de préciser qu'ils n'appartenaient pas au mauvais pays. Le capitaine Levainville, un des meilleurs spécialistes du Morvan au début du 20^{ième} siècle, raconte que si on demandait localement « *Somme-nous en Morvan ?* », on obtenait invariablement la réponse : « *Nous ne sommes pas en Morvan mais nos poules y vont au champ* ».

Sous la révolution, le Morvan n'eut pas la chance de voir reconnaître son unité. On en fit quatre morceaux attribués à autant de départements : le nord à l'Yonne, l'est à la Côte d'Or, le sud à la Saône-et-Loire, l'ouest et le centre à la Nièvre. C'était moins la volonté de répartir équitablement les terres pauvres que la reconnaissance de l'attractivité des villes du pourtour vis-à-vis des pentes situées en regard : Auxerre pour le nord, Dijon pour l'est, Chalon-sur-Saône et Mâcon pour le sud, Nevers pour l'ouest.

Le pays était et reste encore à l'écart des voies de circulation. Depuis Paris, pour aller vers le sud, on passe à gauche ou à droite. Il n'y a nulle raison de compliquer le voyage en traversant le Morvan dans le sens de la longueur. La Nationale 6 effleure le Massif au niveau de Saulieu. Là, on s'arrêtait chez Dumaine ou chez son successeur Bernard Loiseau. Maintenant, on emprunte l'autoroute A6 qui passe quelques km plus à l'est et ne touche pas le massif. Sur cette autoroute, le col de Bessey-en-Chaume a mauvaise réputation car, à près de 550 m d'altitude, il est souvent verglacé l'hiver. Il correspond au seuil de Bourgogne c'est-à-dire au passage entre bassin du Rhône et bassin de la Seine. Mais, taillé dans les calcaires, il n'est en rien morvandiau ! En réalité, depuis l'A6, le Morvan n'est vu que de loin : vers l'ouest, ses longues croupes apparaissent à l'horizon, noires et presque inquiétantes.

On peut traverser le Morvan d'un coup et n'y rien voir d'intéressant. Pourtant il y a là des brumes déchirées par le soleil, des hêtres centenaires tordus par le vent, des amas rocheux isolés et moussus qui évoquent on ne sait quelles cérémonies druidiques. On y est transpercé par le sifflement des tempêtes dans les hautes cimes ou pénétré du silence feutré des matins de neige lorsque le pays ressemble aux tableaux de Bruegel l'Ancien... Les sœurs Brontë auraient aimé le Morvan comme leur lande écossaise, pour son romantisme.

Le Parc Naturel Régional du Morvan est venu, en 1970, reconstituer un ensemble couvrant cette petite région naturelle. Mais il s'étend vers le nord-ouest jusqu'à inclure Vézelay. Certes, on ne niera pas ici la nécessité de protéger et de valoriser la célèbre basilique où Bernard de Clairvaux, Saint-Bernard donc, prêcha la deuxième croisade en 1146. Mais, juchées sur leur rocher calcaire et bâties de pierres claires, la petite cité et la basilique Sainte Madeleine sont

bourguignonnes du plus petit muret au plus célèbre des tympanes romans. Les mettre dans le Parc du Morvan est faire du détournement de fond topographique ! Vézelay étant splendide, le morvandiau ne se plaint pas de ce mariage de raison.

Depuis longtemps, les universitaires s'offrent des voyages en Morvan. A proximité de Paris, de Dijon et de Lyon, ils peuvent traquer le paysan typique, l'autochtone, l'indigène. C'est un terrain de thèse idéal, à la fois spécifique, petit et bien délimité. On ne compte plus les mémoires traitant de cette contrée ! Les observateurs reviennent avec des impressions fort négatives.

Vauban déjà trouvait le pays « *mauvais* », c'est-à-dire pauvre.

Arthur Young, dans ses voyages en France frôle le sud du Morvan, le 4 août 1789. Il inscrit dans son carnet de voyage : « *Arrivée à Autun par un affreux pays et par d'affreux chemins. Pendant les sept ou huit premiers milles, l'agriculture fait pitié* ».

Dupin indique en 1852 : « *Il y a quarante ans, on ne trouvait [en Morvan] ni une route royale, ni même un chemin de grande vicinalité en bon état. Point de ponts, quelques arbres bruts à peine équarris jetés sur les cours d'eau, ou, plus ordinairement, des pierres disposées ça et là pour passer les ruisseaux. Ainsi cette contrée au cœur de la France était une véritable impasse pour les pays voisins, une sorte d'épouvantail pour le froid, la neige, les aspérités du terrain, la sauvagerie des habitants, un vrai pays de loups dans lequel le voyageur craignait de s'égarer* ».

Décrier le Morvan, plonger dans ce monde primitif situé à deux pas du Boulevard Saint-Michel, devient à la mode. Levainville indique, en 1909, recopiant un prédécesseur : « *L'insalubrité se retrouve dans l'intérieur des vieilles chaumières. Leur réputation de malpropreté est parfaitement justifiée* ».

Le point d'orgue de cette vision catastrophiste est, en 1966, la thèse de Jacqueline Bonnamour, futur professeur à la Sorbonne. L'écriture est superbe mais le propos très exagéré. On lit par exemple : *Le dimanche... Les jeunes préfèrent quitter le village où ils sont trop peu nombreux, ils se rendent à moto (ou avec la voiture du père) au cinéma dans les villes du pourtour, aux bals forains à la ronde, parfois plus loin encore aux matchs, aux rencontres internationales, aux courses d'automobile. Très bien mais elle ajoute : Ils se donnent un jour par semaine l'illusion d'appartenir au monde moderne, sentant obscurément le caractère artificiel d'une évasion qui ne les trompe point et les fatigue.* Après avoir passé en revue toutes sortes de difficultés qui accablent les morvandiaux, Madame Bonnamour s'applique à traiter la terrible question (je cite) : *Le Morvan est-il maudit ?* La réponse est donnée dans la dernière phrase de l'ouvrage : *Celui-ci [Le Morvan] n'est pas en soi un pays maudit, mais un concours de circonstances, certaines options irréversibles, la mauvaise volonté des hommes, la négligence des responsables peuvent le rendre tel à jamais.*

Souvent les prophètes se trompent. Dans les années 60 et 70, le Morvan n'avait certes à offrir que son bois et sa viande bovine. Mais c'était à une époque où ces deux denrées étaient très déficitaires au plan européen. Pendant cette période, le pays s'enrichit, gagnant en aisance et en modernité.

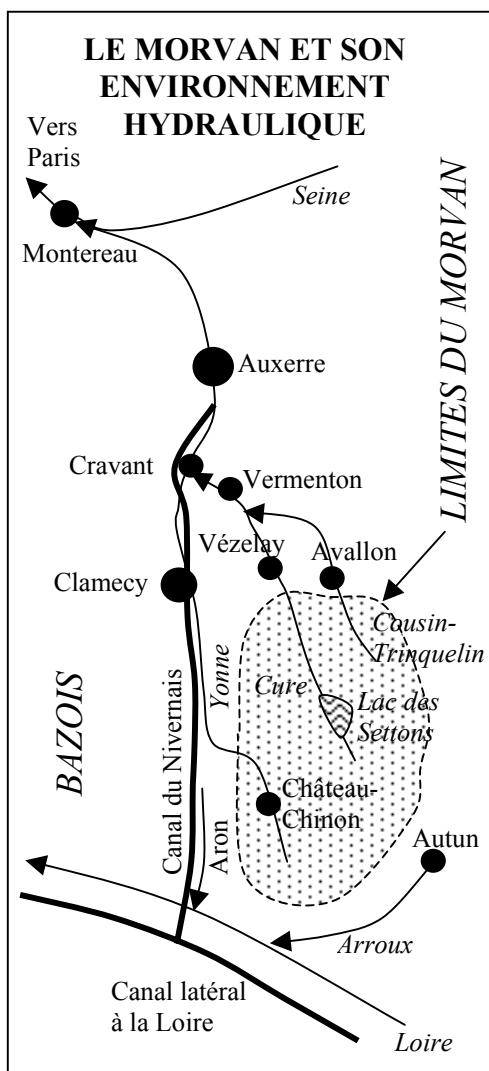
A l'écart par sa position géographique et défendu par son rude climat, le Morvan a longtemps été délaissé par le tourisme. La situation a changé radicalement ces dernières années, pour deux raisons. D'une part, l'autoroute A6 met ce pays à 2 heures de Paris (220 km). D'autre part, nos compatriotes changent de comportement. La campagne est devenue leur premier lieu de vacances, bien avant la mer et bien avant la montagne. En Morvan, les vieilles maisons qui ne valaient rien il y a vingt ans, se vendent maintenant un bon prix. Des écrivains, des industriels, des hommes politiques, y restaurent tout ce que le pays peut compter comme châteaux et belles demeures.

On trouve actuellement sur Internet un guide touristique rédigé par un Anglais amoureux de la région. Cet homme écrit par exemple (je traduis) : « *Le rocher de la Pérouse [Forêt Au Duc] est pour moi une des perspectives les plus agréables de France – un endroit pour s'arrêter et regarder à l'infini, pour être en communion avec la Nature, en paix avec soi-même et avec le monde ennuyeux* ».

Les torrents du Morvan autorisent le kayak. Le Chalaux, aux environs de St Agnan, accueillera en 2005 le championnat d'Europe.

II. LE FLOTTAGE DU BOIS

Revenons au 16^{ième} siècle. La ville de Paris a pris de l'importance. Chaque année il faut y amener du bois de chauffage coupé dans des contrées de plus en plus lointaines. Ne subsistent autour de la capitale que les forêts royales protégées. Dans ce contexte, le Morvan va apporter une contribution majeure au chauffage de Paris en raison de sa position géographique privilégiée. Pour bien le comprendre, il faut revenir un peu à la géographie et à l'hydraulique (voir figure). Il s'agit seulement d'un schéma qui respecte mal les distances.



L'Yonne qui prend sa source près de Château-Chinon, contourne le Morvan par l'ouest avant de se jeter dans la Seine à Montereau. Coulant à peu près sud-nord, elle reçoit en rive droite des affluents provenant des pentes du Morvan, en particulier la Cure qui draine le nord du massif et la rejoint à Cravant. Donc, en principe, une bûche de bois lancée dans un ruisseau du Morvan Nord ou du Morvan Ouest peut flotter jusqu'à Paris. On va se servir de cela à partir de 1547. Le flottage est organisé en trois étapes :

1) Le flottage à bûches perdues intervient jusqu'à Clamecy ou Cravant. Après la chute des feuilles en automne, les bûcherons scient des bûches de 1,14 m (soit trois pieds, six pouces) pour le compte d'un marchand de bois qui a acheté la coupe. Chaque bûche est frappée de la marque du marchand. C'est *la moulée* que l'on transporte puis empile à proximité d'un ruisseau. Là, le bois sèche pendant un an. L'hiver suivant, lorsque le ruisseau est au plus haut, on jette les bûches à l'eau. En réalité, les ruisseaux du Morvan n'ont pas des débits suffisants pour permettre, sans artifice, ce flottage de grandes bûches. On a donc construit de très nombreux étangs et lacs qui constituent des réserves d'eau lâchées à une date et à une heure convenues à l'avance. La plus importante des retenues est le lac des Settons, sur la Cure. Il stocke 23 millions de m³ d'eau au moyen d'un barrage-poids achevé en 1858 puis repris entre 1899 et 1905 pour cause d'infiltrations. Le *jetage* des bûches doit intervenir exactement lorsque le flot arrive. Il y a un flot par an pour la plupart des contrées situées à l'amont de Clamecy. Mais il en faut deux par an, *petit flot* et *grand flot*, à l'amont de

Cravant en passant par la Cure car le trajet est plus long et la lame d'eau lancée à partir de tous les barrages se dilue trop pour entraîner les bûches sur toute la distance à parcourir. Le petit flot a lieu à l'automne ; il permet d'avancer de 30 ou 40 km en une seule journée. Les bûches sont ensuite récupérées et séchées.

Le grand flot est lâché au printemps. Il peut durer une semaine. Le spectacle est inoubliable [ARDOIN-DU MAZET, 1890] :

« Les étangs vidés, un bruit sourd se fait entendre, le flot arrive. Il passe avec la rapidité de la flèche, entraînant dans sa course des multitudes de bûches qui se pressent se heurtent, jaillissent en l'air au contact d'une roche. En certains endroits, le ruisseau est resserré entre des entassements formidables de blocs ; alors les bois s'accumulent, montent les uns sur les autres, comme les glaces de la Loire pendant une embâcle ; en arrière, le flot se gonfle, amoncelant sans cesse de nouvelles bûches. Puis un mouvement se fait dans la masse (la rôtie) à travers laquelle l'eau jaillit violemment ; on entend un craquement, un bruit terrible, la masse s'écoule et se précipite, des bûches se brisent, lançant des éclats dans toutes les directions ».

Sur les berges, des hommes sont mobilisés. Ils ont pour rôle de remettre à l'eau les bûches projetées sur les rives. Si nécessaire, ils détruisent les barrages au moyen de piques montées sur des grandes perches. C'est un travail dangereux. Enfin, il leur faut mettre hors d'eau les *canards*, ces mauvais bois qui vont par le fond et qui doivent sécher jusqu'au prochain flot. Certaines bûches font le voyage vers Clamecy en quelques heures. D'autres, qui se bloquent en route, peuvent mettre jusqu'à un mois pour parvenir à destination !

Calendrier du flottage.

Novembre (année 0)	Bourse du bois à Château-Chinon (les marchands passent commande)
Novembre à 16 avril	Coupe du bois
Été (année 1)	Marquage (martelage) et transport sur le port de flottage
Novembre (année 1)	Petit Flot puis sortie des bûches, séchage
Mars (année 2)	Grand Flot jusqu'au port de tirage (Clamecy, Vermenton), séchage
Automne (année 2)	Confection des trains de bois et navigation vers Paris.

Lors du grand flot, sur l'Yonne et sur la Cure, les bûches sont si nombreuses que l'eau n'est même plus visible ! Des ports de tirage, en fait des barrages, sont installés au niveau de Clamecy et autour de Vermenton. Les bûches récupérées sont triées puis empilées suivant la marque des marchands. C'est le *tricage*, rude travail réalisé par des ouvriers munis de brouettes. On laisse ensuite sécher le bois toute la belle saison.

2) Le flottage par trains de bois. Il intervient sur l'Yonne à partir de Clamecy ou de Vermenton car, au-delà, cette rivière est navigable. Il est donc possible d'y faire circuler des radeaux de bois, les *trains*, pour acheminer jusqu'à Paris, les bûches groupées. La construction des trains de bois est tout un art. On installe à proximité de l'eau des plans inclinés faits de perches écorcées,

orientées perpendiculairement à la rivière et retenues en haut par des piquets fichés dans le sol. Sur ces perches on construit un petit élément du train de bois de forme rectangulaire, le *coupon*. Il correspond à quatre épaisseurs de rondins entrecroisés et liés. L'élément terminé est poussé latéralement jusqu'à l'eau. Là, en utilisant des perches et des liens, on l'associe latéralement ou longitudinalement avec ceux déjà construits. On a trouvé une bonne méthode pour s'assurer de la qualité du travail : l'homme qui va naviguer sur le radeau et y risquer sa vie, le *flotteur*, en supervise la construction. Quand c'est fini, le train mesure 4,5 m de large et 75 m de long. Il représente environ 200 stères de bois. Le radeau est surmonté d'une petite tente faite de perches et de toile pour le repos des conducteurs. Un adulte embarque à l'avant. Il est assisté à l'arrière d'un apprenti, souvent son propre fils. Les deux sont munis de grandes perches pour s'appuyer au fond de l'eau ou sur les rives. La descente en rivière est dangereuse à cause de deux obstacles. D'une part des petits barrages ont été aménagés pour autoriser des prises d'eau au profit de moulins. Certes on les ouvre, mais sur une faible largeur. Ce sont les *pertuis*. D'autre part, il faut passer sous des ponts. La force du courant et la masse de bois en mouvement sont si considérables que toucher une pile de pont ou le bord d'un barrage peut amener la dislocation du train et la chute des flotteurs dans un amoncellement de bûches et d'eau. Le danger est donc considérable. La nuit, on aborde, en principe. Mais si on est en retard, on continue à la lumière de la lune en naviguant à l'oreille pour entendre les eaux bouillonner et signaler ainsi l'arrivée d'un pertuis ou d'un pont.

Les trains de bois ne circulent pas quand les flotteurs le souhaitent. En effet, comme il faut ouvrir les pertuis, il y a seulement quelques jours de navigation par an. Alors Yonne et Seine se couvrent de convois.

3) La troisième étape du flottage correspond à la navigation sur la Seine, plus large et plus calme que l'Yonne. A partir de Montereau, on accole les trains par deux. Les deux adultes continuent tandis que les apprentis, *les gamins*, mettent pied à terre et remontent à pied dans le Morvan. A Paris, le train est livré au quai de Bercy.

Il aura fallu 8 jours pour le trajet Clamecy-Paris. Il en faudra seulement 4 pour rentrer à pied.

L'industrie du flottage se développe progressivement à partir de 1547, date du premier arrivage d'un train dans la capitale. Au 19^{ième} siècle, le trafic représente en année moyenne 200 000 ou 300 000 stères de bois ce qui correspond donc à 1000 ou 1500 trains. Le record est établi en 1804 avec 3535 trains formés à Clamecy et, en plus, 1051 à Vermenton pour un total d'un million de stères. Cela représente alors la moitié de l'approvisionnement en bois de la capitale.

Puisque c'est insuffisant, on cherche à acheminer à Paris le bois du Morvan sud et celui du Bazois (partie du Nivernais située au sud est du Morvan). Or ces deux contrées correspondent à des ruisseaux qui coulent vers la Loire ! L'idée de construire un canal pour récupérer, au profit de Paris, les eaux et les bois de ces régions date d'Henri IV. Mais la réalisation du *canal du Nivernais* va prendre un temps considérable. D'une part, il y a des obstacles. En particulier, à la Collancelle, au sud de Corbigny, il faut passer sous la colline. D'autre part, on hésite entre construire un canal de faible tirant d'eau limité au transport des trains de bois ou bien tailler un gabarit normal. Les partisans d'un vrai canal l'emportent, l'ouvrage étant supposé apporter la richesse aux contrées traversées. Le canal du Nivernais doit joindre Decize sur la Loire à Auxerre sur l'Yonne. Louis XIV puis Louis XVI donnent des sommes considérables pour sa construction qui, commencée en 1784, est achevée en 1843. C'est beaucoup trop tard ! Déjà, le commerce du bois diminue, concurrencé pour le chauffage par le charbon qui lui aussi est acheminé vers Paris par des canaux (Saint Quentin, Sambre à Oise).

Au 19^{ième} siècle, Clamecy, bourgade de 5000 habitants, compte 400 flotteurs et compagnons de rivière qui surveillent la circulation des bûches, les repêchent ou les trient. A ceux-ci s'ajoutent les bûcherons, les agents des compagnies organisant les coupes, les marquages, les lâchers d'eau et aussi les fonctionnaires de l'administration des Eaux et forêt qui surveillent le tout. Au total, la plupart des familles de Clamecy vivent du flottage.

C'est un monde à part, celui des ouvriers de l'eau et du bois. Ils sont mal payés ; leur travail est éreintant et souvent dangereux. Entre deux campagnes de coupe ou de flottage, ils ne trouvent pas d'emploi. Mais ces provinciaux, via les flotteurs, sont en contact avec la population parisienne. Ils se sont associés, au moins par le cœur, aux émeutes de 1830 et à la révolution de 1848. En 1851, le coup d'Etat du 2 décembre sert de prétexte. Dans Clamecy, des grèves extrêmement dures sont déclenchées le 5 décembre. Elles mobilisent tous les hommes de la filière. Les émeutiers sont maîtres de la ville pendant trois jours [MARTINET, 1995]. Mais ils ne savent que faire de leur victoire. Comment créer le Monde meilleur auquel ils aspirent ? C'est l'anticipation locale de la Commune de Paris. Sur ces événements, on écrira des romans à la gloire des flotteurs et aussi des chansons.

Par la suite, l'agitation va devenir sporadique, en particulier chez les bûcherons à cause de la diminution du prix du bois et la réduction des salaires [ARDOUIN-DUMAZET, 1890]. En 1889, sept gendarmes qui s'étaient rendus dans une coupe forestière occupée par des grévistes, sont menacés d'être pendus aux branches de grands chênes. Submergés par le nombre, ils doivent se retirer. Les esprits vont être fortement marqués par tous ces événements. En Nivernais, on deviendra socialiste pour plusieurs siècles et on élira François Mitterrand

comme député. Celui-là, qui n'était pas du pays, savait sur quelle terre et terreau il s'avançait, sans s'aventurer.

Des écluses sont installées pour améliorer la navigabilité des rivières. Après cela, les radeaux vont passer difficilement. A partir de 1877, le flottage entre Clamecy et Paris est réduit et le bois est généralement transporté par bateau. Mais les embarcations ne sont guère rentables car elles doivent remonter à vide, le Morvan n'offrant guère de débouchés pour des produits manufacturés. Surtout, le charbon remplace le bois pour chauffer la capitale. En 1927, c'est fini : le dernier train de bois accoste à Paris. L'aventure a duré presque 4 siècles.

III. LES NOURICES MORVANDELLES

Comme toutes les contrées pauvres, le Morvan connaissait l'émigration saisonnière. Ses hommes faisaient les moissons dans les *bons pays*, autrement dit dans les plaines d'alentour. Le retard de la maturation des blés, en Morvan, leur permettait de rentrer chez eux à temps pour assurer leurs propres récoltes. En même temps, les galvachers, les conducteurs de bœufs, louaient leurs services et celui de leurs attelages pour réaliser, sur les pourtours du massif des travaux agricoles ou forestiers en conditions difficiles. Ils avaient la réputation d'être bons débardeurs de bois. Enfin les femmes, ont pris l'habitude de louer comme nourrice « *sur lieu* », à Paris essentiellement. Ces morvandelles étaient connues pour leur bonne santé et pour la qualité de leur lait. A la fin du 19^{ième} siècle, elles représentent la moitié des nourrices de Paris.

Il est difficile de tirer des considérations très générales de l'histoire des nourrices car, en cette affaire, le meilleur côtoie le pire.

Le meilleur correspond au cas des nourrices appelées à servir dans des familles de la très haute bourgeoisie. Pour s'offrir à domicile les services d'une nourrice, la payer, la nourrir et la loger, il faut évidemment de la place et de l'argent ! Ces jeunes morvandelles sont choyées et connaissent un train de vie dont elles n'auraient pas imaginé qu'il existe ! Victor Petit écrit :

« Rendons-nous vers une des principales portes des Tuileries entre midi et quatre heures. Deux magnifiques chevaux lancés au grand trot et fièrement menés par un cocher à riche livrée, sont attelés à une voiture armoriée. Cette voiture s'arrête et, tout aussitôt, un valet de pied de haute taille s'empresse d'ouvrir la portière et d'abaisser le marche-pied. Une jeune femme tenant un enfant de quelques mois seulement, descend lentement. Les vêtements de l'enfant sont d'une finesse extrême, ceux de la nourrice sont simples mais d'une irréprochable propreté. Le valet et une camériste de bonne tenue aident avec précaution et attention

l'heureuse nourrice à descendre, puis l'accompagnent dans le jardin en portant gravement des châles, des tabourets de pied, des ombrelles et quelques menues friandises.

Et bien, cette nourrice entourée de tant de soins à qui chacun s'empresse d'obéir, à laquelle rien n'est refusé, pour laquelle rien n'est trop beau ni trop bien, c'est une "Morvandiaute" de l'Avallonnais, une "bourguignotte" des environs de Chastellux ou de Quarré les Tombes ; c'est enfin une jeune villageoise que nous aurions pu voir, quelques mois auparavant dans la chambre obscure d'une pauvre chaumière où, quelquefois, il n'y avait pas de pain pour toute la famille ».

L'une de ces heureuses nourrices accompagne en Egypte, dans un voyage d'agrément, ses maîtres et le bébé qui lui est confié [RENAULT, 1999]. Au total, en deux ou trois *nourritures* dans la capitale, elles amassent un petit pécule suffisant pour acheter, à leur retour définitif en Morvan, une maison voire une petite ferme. Elles recommandent telle ou telle jeune femme de leur entourage à leurs maîtres ou aux relations de ceux-ci. Ainsi, certains villages morvandiaux se spécialisent-ils pour envoyer sur Paris de très nombreuses nourrices. A Quarré-les-Tombes, dont beaucoup des jeunes femmes sont placées comme nourrices en 1857, la rue des princes est ainsi surnommée car elle a été partiellement construite avec les indemnités liées à ce type d'activité [LEGROS R, 1976]. Parmi les princes en question et pères de bébés allaités, figurent : Le roi Louis-Philippe, Léopold 1^{er} de Belgique, le duc de Nemours et Salomon de Rothschild [VIGREUX, 1987].

Mais il y a des points très négatifs dans cette industrie des nourrices [BRULEY, 1966 – LEGROS R, 1976]. Ces jeunes femmes abandonnent à la campagne leurs maris et leurs propres nourrissons qui ne connaissent donc pas leurs mères et sont élevés, au lait de vache, par des grands-mères. C'est dur à supporter. Une nourrice écrit à sa famille : « *Si notre petit venait à mourir, ne me l'écrivez pas, cela ferait perdre mon lait* ». La naïveté du propos n'en cache pas la souffrance. Les familles ont conservé de nombreuses lettres de maris qui demandent à leur épouse de rentrer tandis que celle-ci répond, à peu près invariablement : « *Madame a souhaité que je reste encore quelques mois pour m'occuper de son enfant* ». Ces morvandelles deviennent alors « *nourrices sèches* ». L'industrie des nourrices sur lieu durera jusqu'à la guerre de 14.

En même temps, des bureaux de recrutement de nourrices se montent à Paris. Des jeunes femmes qui rêvent de se placer s'y laissent conduire en calèche par des *meneurs*. Pendant plusieurs semaines, elles vivent là avec leur bébé dans des conditions d'inconfort total. Dans les bureaux, on expose ces femmes comme bêtes de foire dont les futurs maîtres viennent examiner les dents et les seins. Il arrive qu'on leur prête un bébé plus joufflu que le leur pour vanter ainsi la qualité du lait. De faux certificats laissent croire qu'elles viennent

d'accoucher et donc que leur lait restera abondant plusieurs mois. Si la jeune femme trouve une famille d'accueil, le meneur se charge de rapatrier son enfant dans le Morvan. Le service des bureaux de placement est évidemment payant, pour la nourrice comme pour ses futurs employeurs.

En outre, des nourrices « *sur place* » accueillent dans le Morvan les enfants que des jeunes mères ouvrières ne peuvent élever car elles doivent continuer de travailler pour survivre. Victor Hugo a écrit à ce sujet des pages terribles réunissant les Ténardier, Fantine et Cosette. Bien sûr, il arrive que tout se passe bien. Mais c'est plutôt l'exception. Au début du 19^{ième} siècle, les notions d'hygiène ne sont pas connues. Le biberon en caoutchouc n'existe pas encore. La mortalité est effroyable. En confiant son enfant au Morvan, une mère a au moins une chance sur deux de ne jamais le revoir. Dans certains villages, la mortalité infantile atteint 90%.

Il y a autre chose. Depuis les débuts du 19^{ième} siècle au moins, le Morvan s'est fait une spécialité de l'accueil des enfants de l'Assistance publique de Paris, les « *petits Paris* ». Vers 1850, environ 3800 orphelins sont placés chez des nourrices morvandelles. Le Docteur Roussel, député de la Lozère, effrayé de ce qu'il a vu, fait voter la loi du 23 décembre 1874 qui établit la surveillance et la protection des nourrissons déplacés. Vers la fin du même siècle, les conditions d'hébergement s'améliorent beaucoup car l'Assistance exerce des contrôles sérieux sur les familles d'accueil.

Jusqu'au milieu du 20^{ième} siècle, élever un « enfant de l'Assistance » apportait certes aux fermières du Morvan un petit complément financier, mais là n'était pas l'essentiel. En accueillant des enfants, elles s'inscrivaient dans la tradition et faisaient ce que leur mère et leur grand-mère avaient fait avant elles. Souvent une vraie affection liait ces enfants à leur famille d'accueil. Ils quittaient certes le Morvan pour gagner leur vie à la ville mais y revenaient pour passer leur retraite.

Dans la deuxième moitié du 20^{ième} siècle, cette tradition des « petits Paris » s'est perdue progressivement par ce que les enfants abandonnés sont devenus rares et c'est heureux. Mais il y a encore aujourd'hui, dans ce pays, des femmes qui élèvent, par amour d'autrui, des enfants réputés non adoptables en raison de handicaps ou, le plus souvent, parce qu'ils sont séparés, pour leur sauvegarde, de familles à problèmes.

IV : LES MAQUIS DU MORVAN

Si on demandait aux français de citer le nom des maquis qui s'illustrèrent pendant le conflit de 39-45, il est probable qu'on obtiendrait les réponses *Vercors*, *Mont Mouchet* et *Glières* en raison de la fin héroïque et tragique des résistants correspondants. Le Morvan n'aurait sans doute pas l'honneur d'être mentionné, en dépit du rôle considérable qu'il a joué pendant la dernière guerre.

Certes, il n'était pas, comme les autres maquis cités, une citadelle d'apparence inexpugnable. Mais formé à l'infini de forêts ouvertes, à peine séparées par des prairies entourées de haies vives, il était en définitive un bien meilleur terrain de guerre pour des résistants. Les maquis du Morvan subirent des pertes mais ne furent pas encerclés et réduits. Nous allons résumer leur histoire. Ils le méritent, même si la sauvagerie de l'époque est pénible à rappeler ici.

En 1943, les premiers maquisards sont des jeunes gens qui, ayant tenté ou réussi quelque sabotage, ont peur d'avoir été identifiés et d'être arrêtés chez eux par la milice ou les Allemands. La nuit, ils gagnent les forêts proches où ils dorment dans des campements de fortune installés à la hâte : tentes ou cabanes en rondins. Ces campements sont mobiles. On en compte une trentaine qui regroupent chacun 4 ou 5 personnes. Le jour, ces hommes des bois travaillent, anonymes parmi les autres faucheurs, moissonneurs ou apprentis. Mais ils continuent leur action. En particulier, ils détruisent les presses à foin qui servent aux agriculteurs à préparer les bottes de fourrages que les Allemands emmènent de l'autre côté du Rhin. Les plus malins se contentent de subtiliser une pièce essentielle aux machines, en particulier la courroie. Bientôt, ces jeunes gens ne peuvent plus sortir de leurs forêts. Les habitants ont peur d'être vus en leur compagnie. L'hiver 43 - 44 est rude. Les maquisards survivent comme ils le peuvent, nourris par des agriculteurs courageux habitant des fermes isolées. Certains seront torturés pour cette assistance. Les jeunes gens apprennent à résister moralement et physiquement ; ils pratiquent aussi l'art du camouflage et de l'esquive. Ils vont constituer les chefs des gros maquis de l'année suivante.

Le 6 juin 44 est la date charnière. Après, le nombre des résistants va croître rapidement. Prenons l'exemple du maquis « *Le loup* » qui opère au sud de Clamecy [VIGREUX, 1998]. Il comprend 9 hommes en avril 44, 221 le 6 août, 471 le 19 du même mois et 770 vers le 30 septembre. A la fin, c'est même beaucoup trop. Les nouvelles recrues sont incompetentes, sans armes, non entraînées. Les nourrir devient un énorme problème. En plus, certains maquis sont, du jour au lendemain, enrichis de plusieurs centaines d'hommes, camarades attaqués par l'ennemi, partiellement défaits et qui, ayant perdu leur chef, vont se mettre à la disposition d'un autre groupe. Dans ces conditions, parler d'effectifs n'a de sens que si on se réfère à une date précise. Toutes précautions prises, on peut indiquer que les maquis du Morvan ont compté, en août 1944, un total de plusieurs milliers d'hommes, sans plus de précision.

Vers la fin de la guerre, les maquis sont relativement sédentaires. Les camps sont installés au profond des forêts, à proximité d'une source. Ils sont protégés par des routes minées et par des guetteurs.

Les alliés ont bien perçu l'intérêt stratégique du Morvan, bastion avancé dans le bassin de Paris. Un parachutage est organisé par la RAF sur le massif, dès le 22 novembre 1942. C'est le premier intéressant la région. Il a pour objet de faire parvenir un poste émetteur à Paris.

Au moment du débarquement, les alliés envisagent même de parachuter en Morvan une Division entière qui pourrait prendre les Allemands à revers. Ils ne le feront pas compte tenu de leur avancée relativement rapide sur Paris. Mais, le jour du débarquement, on ne sait pas encore que cette projection à l'arrière de l'ennemi sera inutile. C'est pourquoi, dans la nuit du 6 au 7 juin, des commandos appartenant au *Special Air Service* britannique, les fameux SAS, sont parachutés dans une clairière au cœur de la Forêt Au Duc. Parmi eux, le lieutenant Ian Wellsted prend des notes et aura la bonne idée d'écrire ses souvenirs, quelques mois plus tard, éclairant ainsi les événements de son témoignage de premier plan. Son livre, initialement publié par une association d'anciens combattants anglais, a été traduit en français en 2000. Revenons, grâce à lui, à la nuit du parachutage. Arrivés au sol, les premiers hommes font silence et résistent difficilement à la pluie et à l'humidité car ils n'ont que leur parachute pour s'envelopper. Au matin, ils prennent contact avec les maquis et organisent, pour les nuits suivantes et jusqu'au 22 juin, le parachutage de ce qui pourrait être l'avant-garde de la Division : 60 hommes dirigés par un colonel.



*Soldat britannique des SAS parachuté en Morvan
(Couverture du n°24 du Courrier du Parc Naturel
Régional du Morvan consacré à la résistance en Morvan, 1980)*

Ces Anglais vont être nourris par les maquis qui les renseignent et forment, par leurs campements autour d'eux, comme une ceinture de protection. En échange, les Anglais apprennent au Français à se battre, leur prêtent des armes, leur donnent des munitions, les mettent en contact radio avec Londres. Dans le matériel parachuté, il y a des jeeps. Un jeune résistant est pétrifié d'étonnement en voyant ces « automobiles qui tombent des nuages » soutenues par trois grandes corolles. La technique est loin d'être au point : une jeep sur deux s'écrase au sol, parachutes emmêlés. Il en reste assez. A raison de 6 hommes entassés dans chaque véhicule, les SAS parcourent le Morvan et ses marges pour effectuer des sabotages, sur ordre de leur hiérarchie ou bien en

suisant leur propre inspiration. A l'avant et à l'arrière des jeeps, des militaires sont équipés de fusils mitrailleurs « Brenn ». On s'aventure en Bourgogne pour couper les routes qui joignent la vallée de la Saône au bassin de Paris. On roule de nuit et parfois de jour en prenant des risques énormes. A chaque virage, on s'attend à tomber sur un convoi ennemi. Cela arrive ! Il faut alors faire demi-tour dans l'urgence ou bien passer à côté du convoi en tirant, en quelques secondes, toutes les munitions possibles. Sur 150 SAS parachutés en plusieurs vagues et relèves, 27 seront comptés en « pertes » dont 16 disparus. Les sabotages réalisés (voies ferrées, ponts, lignes électriques) seront vite réparés et auront un impact limité en dépit de l'utilisation de quantités impressionnantes de plastique. En revanche, les embuscades seront très efficaces. Les routes du Morvan, presque partout surplombées de croupes occupées par la forêt, se prêtent bien à ce genre de harcèlement de l'ennemi. Comme l'écrit Wellsted : nous les avons empêchés de prendre le moindre repos !

Comme les alliés, les Allemands comprennent l'intérêt du Morvan qui menace la route Lyon-Paris et qui prolonge à l'est la barrière formée par le fleuve Loire. Quelques jours après leur expédition au Mont Mouchet (10-11 juin) et peu après leur premier assaut du Vercors (12 juin), ils entreprennent de nettoyer le nord du massif morvandiau et pour cela y concentrent des troupes hétéroclites. Ce sont des Allemands, des Autrichiens, de grands russes avec leurs toques noires et rouges, des miliciens qui servent de guides et parlent le patois local, enfin de braves français réquisitionnés pour conduire les autobus transportant les troupes. Au total des centaines d'hommes sont amenés là, récupérés dans toute la Bourgogne. Spontanément, la population aide les SAS et les maquis. Si une jeep s'aventure sur une route qui conduit à un convoi ennemi, un enfant jaillit du fossé : « *N'allez pas par-là, ils y sont* ». Plus tard, les gradés anglais, dans une proclamation écrite, remercieront les morvandiaux pour leur assistance.

Le 24 juin 1944 vers 21 heures, au lieu dit « La verrerie », à mi-chemin entre les villages de Planchez et Montsauche, le maquis Bernard, aidé par les SAS, attaque un petit convoi allemand. Le succès est complet : les trois véhicules sont détruits, dont deux camions de transport de troupes avec leurs effectifs. Le motard de tête est abattu pour qu'il ne puisse prévenir d'éventuels secours. Mais dans son livre, Ian Wellsted s'étonne qu'il n'y ait pas de survivants et suggère que les résistants ont achevé les blessés.

Le dimanche 25 juin, la riposte ne se fait pas attendre. A Montsauche comme à Planchez, les habitants sont expulsés des maisons et les villages sont entièrement brûlés.

Puis une avant-garde ennemie atteint Dun-les-Places, le lundi 26 juin en début d'après midi [VIGREUX, 1990]. Les Allemands tirent sur deux hommes qui tentaient de s'échapper, les blessent et les capturent. Après quoi ils se livrent à quelques réquisitions et vident consciencieusement les caves à vin, patientant en

attendant des renforts. En fin d'après midi, ils s'en vont par la route qui mène au petit hameau appelé Vermot. L'objectif principal se trouve là. Car, après le hameau, le château de Vermot, perché plus haut, sert d'hôpital à la Résistance qui l'a réquisitionné. Il appartient à la famille de la Rupelle, des montpelliérains. C'est une bonne position car, derrière le château, s'étend l'immense Forêt Au Duc.

La force de réaction des maquisards a été sous-évaluée. Depuis la forêt, ils prennent la rue principale de Vermot dans des tirs d'enfilade. Les troupes d'occupation sont sérieusement accrochées. Le maquis a le temps d'évacuer de l'hôpital tous ses blessés. Le château brûle. Mais les Allemands ne pourront pas s'enfoncer dans la forêt car les hommes du maquis Camille, loin de reculer, tiennent bon avec des fusils mitrailleurs. Les SAS fournissent leur appui. Un témoin indique que son jardin sert à entasser les Allemands morts, mourants ou sérieusement blessés. Il en compte plus de quarante. On estime que 80 à 90 ennemis ont été mis hors de combat ce soir là. Le maquis n'a que deux morts et trois blessés dont Camille lui-même, sérieusement touché à la colonne vertébrale. Il est évacué par l'arrière.

La fureur des troupes d'occupation est à son comble. La vie des habitants de Vermot ne tient plus à rien. Une fuite qui rend suspect, une allure jeune qui préjuge de l'appartenance à la résistance, la détention d'un vieux fusil tout juste bon à braconner le lapin... valent exécution immédiate. Une jeune fille de 17 ans est violée sous les yeux de sa mère. On doit à la vérité d'ajouter que le coupable, d'origine russe, est aussitôt abattu par les Allemands et, blessé à mort, va gémir toute la nuit sur le tas de fumier où il a été jeté. Sinistre époque !

Le même soir, le 26 juin donc, les habitants de Dun-les-places sont surpris par le retour des allemands. Les hommes du village sont saisis et amenés sur la place de l'église. Ils sont immédiatement abattus y compris maire, curé, instituteur. Les femmes et enfants sont consignés dans les maisons où les soldats se rassemblent pour boire, manger, chanter et ceci pendant une nuit, puis le jour qui suit, puis la nuit d'après. Il faut les servir. Ces mères de famille s'exécutent pour sauver leurs enfants.

Le mercredi 28, vers midi, on fait sortir les rescapés. Les maisons du cœur de village sont pillées puis incendiées. Enfin, les bourreaux s'en vont. Devant l'église, le spectacle est épouvantable. Dans un souci dérisoire de masquer ou de diminuer leur crime, les Allemands ont arraché la soutane noire du curé, tiré sur l'église pour faire croire qu'on les avait attaqués de là, recouvert les corps de paille et branchages certainement dans le but de les brûler. Mais le Ciel, courroucé par tant d'horreurs, avait fait éclater dans la nuit du 26 au 27 un orage terrible qui avait rendu impossible toute crémation. Il reste aux femmes à récupérer la dépouille de leur mari. C'est tout ce qui reste à la plupart d'entre elles.

Au total, à Vermot, à Dun devant l'église et sur la route qui relie les deux villages, 27 civils ont été abattus.

Les villages sont anéantis mais la résistance puise dans ces événements une farouche détermination. A partir du 12 août, les Allemands vont tenter de nettoyer le Morvan, partie sud cette fois, pour restaurer leur sécurité sur la route qui va de Nevers à Château-Chinon et qui assure le passage entre Loire et Saône. Ils vont échouer car tous les groupements du Morvan, même les plus lointains, envoient des renforts aux hommes du maquis Julien. La bataille principale a lieu près du village de Sancy, à l'ouest de Prémery. Les maquisards se battent avec intelligence et courage. Une trentaine va périr. En même temps, un très grand nombre d'Allemands sont mis hors de combat et 96 d'entre eux se rendent. Le 19 août Clamecy est libéré. Le 9 septembre vient le tour de Nevers, capitale régionale.

Le village de Dun-les-Place, est cité à l'ordre de l'Armée et reçoit la Croix de Guerre avec Palme. Elle est remise par de Lattre de Tassigny à deux enfants qui ont perdu leur père lors des événements.

Le député de la Nièvre puis Président de la République, François Mitterrand avait, on le sait, le sens du geste symbolique. Il ne manqua presque jamais, jusqu'à sa mort, l'anniversaire des événements de Dun-les-Places où il se rendait pour déposer une gerbe les 26 juin.

CONCLUSION

Est-il vrai qu'il ne vient du Morvan ni bon vent ni bonnes gens ?

Charbonniers noirs et miséreux, floteurs révolutionnaires, nourrices mercenaires vendant leur lait, résistants dépenaillés et quelque peu voleurs de poules..., la terrible maxime qui nous sert de titre a bien quelques fondements ! Mais quelle admirable énergie cette population a déployée, pendant des siècles, pour résister au climat, à la pauvreté, à l'occupant.

Le pays a souffert et il a une histoire bien à lui. Elle complète sa spécificité géographique. Elle donne de la profondeur à ses paisibles paysages. En Morvan, pour tout voir, il faut d'abord tout comprendre. Alors, ayant fait le tour des choses, et réalisé qu'il lui reste au moins l'air vivifiant et l'eau pure, l'homme du pays peut chanter :

*Ho, Ho, les Morvandiaux chantons la Morvanelle,
Chantons les claires eaux et la forêt si belle
La truite au bond léger dans les roseaux fleuris
Et notre bois flottant qui vogue vers Paris...*

Remerciements : La conférence a été illustrée, en projection privée, avec un certain nombre d'images trouvées sur le site WEB du Parc Naturel Régional du Morvan ou extraites des textes et ouvrages listés ci-après. La partie concernant les nourrices doit beaucoup aux travaux antérieurs de Madame Renée Legros.

Références :

- ARDOUIN-DUMAZET , 1890. Le flottage en Morvan. In : Voyage en France.
- BAIZE D. et CHRETIEN J., 1994. Les couvertures pédologiques de la plate-forme sinémurienne en Bourgogne. *Etude et Gestion des Sols*, n°2, pp. 7-27.
- BEAUJEU-GARNIER J., 1951. Le Morvan et sa bordure, Presses Universitaires de France.
- BONNAMOUR J., 1966. Le Morvan, la terre et les hommes. Presses Universitaires de France, 454 p.
- BRULEY J., 1966. Le Morvan Cœur de la France, 3 tomes. Editions : la Morvandelle.
- Courrier du Parc Naturel Régional du Morvan. 1980 à 1984. La Résistance en Morvan. N° spéciaux 1 à 5.
- LEGROS Renée, 1976. I. Therrie-Amable Ledanois, Morvandelle de l'Assistance publique, femme de chambre et nourrice à Paris au 19^{ième} siècle ; II. A propos des nourrices morvandelles. Conférences à la Société des Sciences de l'Yonne, documents écrits, 25 p.
- LEVAIVILLE J. (Capitaine), 1909. Le Morvan, Etude de Géographie humaine. Librairie Armand Colin, 305 p.
- MARTINET J.C., 1995. Clamecy et ses floteurs. De la Monarchie de Juillet à l'insurrection des « Marianne », 1830-1851. Edition de l'Armançon, 151 p.
- RENAULT N, 1999. Au temps des nourrices du Morvan. Edit. Association « Nourrices du Morvan », Lormes, 175 p.
- TINGAUD J.M., LACARRIERE J., 1978. Gens du Morvan. Editions Chêne, 63 p.
- VIGREUX M., 1987. Paysans et notables du Morvan au XIX^{ième} siècle, jusqu'en 1914. Académie du Morvan, 6755 p.
- VIGREUX M., 1990. La mémoire de Dun-les-Places, 1944-1989. Editions S.I.N. Phobos., 281 p.
- VIGREUX M., 1998. Le Morvan pendant la seconde guerre Mondiale. Témoignages et études, Association pour la recherche sur l'Occupation et la résistance en Morvan, 303 p.
- WELLSTED I., 2000. SAS dans les maquis du Morvan. En action avec la Résistance française. Juin-septembre 44. Amicale des Anciens. Mairie de Saint-Martin du Puy, 58140, 287 p.